

se soit trouvé des gens assez imbéciles pour inventer ces effroyables instruments de torture, des femmes assez sottes pour en préparer la vogue, des coquettes assez folles pour se soumettre à un supplice qui n'avait même pas le mérite de les rendre gracieuses? Louis XIV, au temps de sa toute-puissance, au temps où il était adoré comme un dieu, vit sur deux points son autorité déconnée, il ne put obtenir des hommes qu'ils renonçassent aux perruques et à la poudre, des femmes qu'elles abandonnassent leurs hautes coiffures. Il courba le front, se reconnt vaincu, humilié son orgueil, porta perruque et se poudda malgré ses répugnances, toléra sur les jolies têtes de sa Cour des échafaudages qu'un beau jour une petite étrangère renversa d'un coup d'oeil.

Voici maintenant, copiée sur les livres d'une célèbre marchande de modes, la facture qui fut fournie, le 18 janvier 1789, à la princesse de Solre :

*Fourniture et façon d'un magnifique habit de présentation, composé de :*

Taffetas d'Italie blanc, frange de soie torse blanche; retomnants de pailions argent bordés de perles et frange en grenat blanc; rubans à deux rangs de pailions argent et trois rangs de jais blanc bordés de perles; fond d'habit de satin blanc rayé de rubans en pailions argent et jais; crêpe blanc brodé de jais; guirlande en feuilles de fleurs d'orange en satin blanc et pailions argent; rattaches à deux retomnants en satin blanc; quatre rattaches de bas de robe en pailions et jais; quatre glands de bas de robe argent; une palatine bordée de blonde et crêpe brodé en jais; bracelets en ruban de satin blanc jais et perles; bouquet de côté en pois de senteur et roses; un panier de toile garni à volans de raffetas blanc avec son enveloppe (102 liv.); barbes de dentelle noire, manches et grand corps: 1,382 liv. 4 s. 4 d.

Pour avoir la description complète et le prix d'un costume de présentation, il faudrait joindre à cette facture celle du tailleur qui avait fourni le corps et le bas de robe, ainsi que celle de la couturière chargée de confectionner la jupe; la marchande de modes se bornait à ajouter à tout cela les pompons et les agréments.

Depuis le règne de Louis XV, les mots *corps* et *corset* deviennent à peu près synonymes, et, jamais peut-être le pouvoir de la mode ne s'affirma plus clairement que dans la faveur dont jouirent ces cruelles armatures de baleines et d'acier. Blâmées, répronvées par tout le monde, elles résistaient à toutes les critiques, à toutes les attaques. L'anatomiste Winslow, J.-J. Rousseau, Buffon en firent vainement ressortir les dangers. En 1770, un sieur Bonnaud publia contre elles un mémoire intitulé: *Dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps à baleine, etc.*; dans son *Essai sur les corps baleinés*, un nommé Roisser, tailleur établi à Lyon, proposait d'y apporter des réformes qui équivalaient à une suppression. Rien n'y fit, et le comte de Vaublanc pouvait encore écrire en 1782: "Il faut se réjouir de ce que les femmes, en se donnant par leurs corsets une taille roide, se privent ainsi du plus dangereux des attraits, de cette souplesse élégante qui, dans d'autres pays, est le plus séduisant de leurs charmes." Somme toute, pour détruire la mode des corps baleinés, il ne fallut rien moins que la tempête révolutionnaire de 1789.

La *polonoise*, le *caraco*, la *lévite*, constituant une tenue un peu négligée, n'excluaient pas le corset baleiné. La lévite avait été mise à la mode par Marie-Antoinette, lors de son mariage grosse en 1778. Ce vêtement fut perfectionné, trois ans après, par la vicomtesse de Jaucourt, qui eut la gloire d'inventer la lévite à queue de singe. Au mois de juin 1781, elle parut "au Luxembourg, avec cette

queue très longue, très tortillée, et si bizarre que tout le monde se mit à la suivre, ce qui obligea les suisses de Monsieur de venir prier cette dame de sortir, pour éviter un trop grand tumulte."

Un ouvrage, imprimé en 1779, nous décrit ainsi la toilette des dames à cette époque :

"La robe de la couleur le plus à la mode est appelée *cheveux de la reine*. A celle-là succède la couleur *puce*. On porte les robes garnies de la même étoffe: le satin *paillé à bogu* est surtout fort en vogue. On les garnit de différentes façons, soit en gaze, soit en dentelle ou fourrure.

On compte cent cinquante espèces de garnitures. Ensuite viennent les satins brochés et peints, qui ont chacun un nom. Les plus à la mode sont couleur de *soupir étouffé*. Les *verd-de-pomme* rayé de blanc ont aussi un grand succès; on les nomme *vive-berrière*. On porte les rubans qui tranchent le plus.

Voici les noms de quelques garnitures: les *plaintes indiscrettes*, la *grande réputation*, l'*insensible*, le *désir marqué*. Il y en a à la préférence, aux vapeurs, au doux sourire, à l'agitation, aux regrets superflus, à la composition honnête, etc.

Jamais la niaiserie sentimentale n'avait eu tant de succès.

Les paniers sont petits, mais épais par le haut. Les mantes sont bannies, on porte pour fichu une palatine de duvet de cygne, qu'on appelle un *chat*: chaque femme à un chat sur le col. Derrière les épaules, elles ont une machine de dentelle, de gaze ou de blonde fort plissée, qu'on appelle *archiduchesse* ou *médicis*, *Henri IV* ou *collet monté*.

Les rubans les plus à la mode s'appellent *attention*, *marque d'espoir*, *oeil abattu*, *soupir de Vénus*, *un instant*, *une conviction*, etc.

On a vu à l'Opéra une dame avec une robe *soupir étouffé*, orné de *regrets superflus*, avec un point au milieu de couleur parfaite, une *attention marquée*, des souliers *cheveux de la reine*, brodés en diamans en coups perdifs, et le *reen-y-voir* en émeraudes; *frisée en sentiments soutenus*, avec un bonnet de *conquête assurée*, garni de plumes volages, avec des rubans *d'oeil abattu*; avant un chat sur les épaules, couleur de *gens nouvellement arrivés*, derrière une *médicis montée en bienséance*, avec un désespoir *d'opule* et un manchon *d'agitation momentanée*.

En 1783, la complainte de Marlborough, révélée à la Cour par la nourrice du Dauphin, est dans toutes les bouches, et "tout se fait à la Marlborough. Il y a des rubans, des coiffures, des gilets, mais surtout des chapeaux à la Marlborough." La petite-fille du fameux général se fit expédier "un essai de toutes les modes imaginées à la Marlborough, soit à l'usage des hommes, soit à l'usage des femmes."

A ce moment, les paniers ont perdu beaucoup de leur ampleur. Ils se sont vus peu à peu remplacés, sur les côtés par des *coades* qui accusent les hanches, et, en arrière par la tournure.

La Révolution revint au costume collant, et détrôna la tournure qui, comme toutes les modes évanouies, a fini par disparaître.

En 1788, par imitation de la mode anglaise, les femmes rapprochèrent le plus possible leur costume de celui des hommes. Elles inaugurèrent les robes-redingotes et le gilet, laissèrent pendant breloque sur la jupe, se chaussèrent de souliers à talons plats, mirent sur leur tête un chapeau de castor et prirent à la main une canne légère.

C'est aussi de Londres que vient la mode des pantalons